

FAUT QUE ça SAIGNE (B. VIAN)

Un peu d'histoire : dans les années fin 70 début 80, on ne grimpe que dehors, alpinisme ou falaise. Faut ouvrir des voies sinon rien. Pas de mûr, de fédé, les premiers pans de blocs se créent dans les années 90....dont je fus.

Pour cette génération grimper est donc indissociable de l'engagement et de la prise de risque. IL est naturel pour nous d'apprendre à pitonner à vue en fissures, de frapper du spit acier au tamponnoir (compter 20mn de temps de frappe dans le calcaire, le double dans le granit) et entre ces joujoux, de placer nos coinces sur lesquels nous nous hissons en artific (dits alors points d'aide ou tire clou) et sur lesquels nous volons en deuxième partie de longueur.

Qu'on soit un grimpeur de 4 ou de 7, c'est le même protocole pour tous, qui devient aussi naturel que de respirer. Pensez même les relais sont bricolés en associant pitons, sangles et coinces, et basta tu fais monter ton second en toute sécurité.

Cette diversité était un luxe par rapport à la génération précédente qui ne disposait que de pitons et coins de bois à coincer dans les fissures. Ni les spits, ni les coinces ni les friends n'existaient alors. Au mieux ils avaient des plaquettes de progression sur lesquelles se suspendre, mais pas trop pour ne pas tout arracher (on parlait alors du grimpeur qui avait « déboutonné » sa longueur, avec les conséquences hard qui allaient avec...risque mortel).

Donc pour nous, à côté, la grimpe semblait beaucoup plus tranquille, comme quoi tout est relatif. Pensez que de grand alpiniste W. Bonatti par ex, va arrêter la montagne en pleine gloire quand il voit ses collègues utiliser les plaquettes de progression. Il dira « qu'ils dénaturent la pratique ; que c'est indigne d'eux » « que devant cette course à l'artificialisation de la montagne, il n'a d'autre choix que d'arrêter définitivement ». A 35 ans il était en pleine bourre et il ouvrait des faces alpines, dans du 6c, avec des grosses aux pieds et une corde de chanvre. Bonjour l'artiste. En face nord...et en hiver (vous avez dit moins20!!), soit du «solo »

Aujourd'hui la coupure avec l'origine de la grimpe est totale, 9/10ème des grimpeurs modernes découvrent l'activité sur mûr artificiel ou en salle de blocs. Soit une activité gymnique nettoyée de tout engagement et de prise de risque quant à l'investissement vie- survie. Ainsi l'activité a pu se concentrer sur la prise de risque centrée sur l'art du geste et le développement de sa difficulté, pour pouvoir en toute sécurité se confronter à ses propres limites. Soit une dérivation absolument réussie d'en faire une activité qui s'adresse aux dieux du stade puisqu'elle va avoir ses heures de gloire aux futurs jeux olympiques. Sonnez clairons, résonnez trompettes!!!

Mais même si d'un côté l'homme se prend pour un dieu du stade, de l'autre, il a un désir vital de s'inscrire dans la nature. Et qui dit nature humaine, dit retour du refoulé, et plus ce drôle d'oiseau se coupe de sa nature pour assouvir des pulsions de réussite à tout crin, plus sa soif de naturel se remet à lui causer avec tous les

empêchements et les inhibitions qui vont avec...mais qui ne peut se détacher de lui sous peine de le plonger dans une inquiétante étrangeté. Ouf !

Ainsi le grimpeur moderne est devant son paradoxe: il pratique et adore une activité on ne peut plus naturelle, grimper, mais activité qu'il exerce dans un milieu on ne peut plus artificiel. Disons qu'il est un peu comme un poulet de batterie. Pas étonnant qu'il manque d'air...Et de rêve. Mais pour ça, faut pas avoir trop peur de s'échapper et d'aller respirer l'air du large, au risque d'être rapidement saoulé, par manque d'habitude ! C'est vrai on est tellement habitué à l'air confiné, tiens tiens...

Donc et si nous parlions vraiment engagement et prise de risque pour retrouver un vrai poulet nature élevé aux grains et qui court bordel !

Sereinement comment envisager le passage d'un beau poulet costaud, aux hormones, breton habitué aux voies brochées collées tous les deux mètres, aux grimpes dans les grandes voies falaises et pourquoi pas alpines. Ben, cette soif de rêve et de voyage commence par s'ouvrir la tête, l'imaginaire. Il doit questionner, parler jusqu'à plus soif avec ceux qui l'ont précédé....Avant de se décider et de se faire bien accompagner. La récolte des données est importante quand on se destine aux grandes voies et ou à l'alpi. Car la première chose à bien se représenter pour un débutant c'est qu'il doit savoir analyser son engagement avant pendant et après toute grimpe car ce milieu lui est étranger. Il arrive sur la pointe des pieds.

Ex : toute ressemblance avec une personne réelle est pure coïncidence, je prends un grimpeur breton de 6a à vue, qui a parcouru quelques voies sportives en extérieur. Il s'est même risqué dans du 6b. Pour l'initiation à ses premières grandes voies, il a judicieusement choisi d'aller avec son pote presque de même niveau, grimper en Provence dans les dentelles de Montmirail, 90 à 100m de grimpe, trois longueurs, pas trop long pour démarrer, ok. En plus, camp de base au camping de Baumes de Venise, village connu pour son magnifique muscat. La barre des dentelles est située entre Gigondas et Vacqueyras, les amoureux des côtes du Rhône apprécieront comme il se doit ce choix d'aller grimper dans les vignes qui, ici n'appartiennent pas au seigneur.

Après lecture topo, ils partent dans une L1 5sup en dièdre incliné gauche. Pour les mains ça le fait mais ils découvrent un travail d'adhérence pure sur calcaire en pieds, ça c'est une première, donc fébriles les loulous, pression immédiate et pourtant c'est que du 5 mais délicat. R1, en profitent pour souffler. L2 : bien équipée, rassurés les gars, oui mais c'est finaud car grimpe à trous et mettre ses pointes pieds là-dedans, ben c'est pas des plus sécurit. Donc, se mettent à tirer sur les bras et arrivent chacun daubés de chez daubés. A R2 : regardent au-dessus, voient bien 3 spits, après plus rien....ah si, 6-7m après il y a un piton, le premier se dit « oh ça va le faire, la longueur est belle, reste motivé le gus pour sa première. Bon, c'est parti, arrivé au clou, bien, il mousquetonne et là avant de pouvoir dire quoi, le bloc part avec le piton et lui avec, 15m de vol. Son pote, chaleur sudiste était en train d'enlever ses shoes pendant ce temps, bling avec le choc, il se retrouve perché au 1er point pendant que ses chaussons se retrouvent 60m plus bas dans la pampa. Les voilà démunis mais heureux aucun bobo, se marrent, avec raison, lâcher la pression. Suivront réchappe

sur spit puis 2 rappels tranquilles et l'après-midi à faire le sanglier pour retrouver les shoes.

Après relecture topo, la voie était spécifiée L1 L2 équipées L3, logo équipement partiel, soit terrain d'aventure partielle, donc coinçeurs obligado. Comme ils étaient sans, de toute façon vol ou pas la réchappe était obligatoire. Analyse : savoir lire un topo. Et le lire à deux, le second ne doit pas se laisser porter. Un second passif c'est du risque en plus. Conseil, regardez systématiquement le déroulé des voies droite et gauche de votre ligne. Si vous débutez les grandes voies, que vous ayez au moins une de vos proches voisines qui soit de côte inférieure à votre ligne, comme ça, si vous êtes dans du 6a taquet, vous pouvez peut être obliquer dans du 5 à droite ou à gauche. Mais gaffe la fuite n'est pas toujours bonne conseillère : soit le premier de cordée dans du 5, ça roule jusqu'au dernier point, il le trouve trop haut, trop loin. Il tente à peine les pas, sur sa gauche ça semble pouvoir passer, c'est facile du 3 ou du 4 max, pas équipé, mais rassuré le gars, bingo il tire sur un bloc, part avec, vol, une fracture de cheville, appel des secours. Analyse : a pas pensé une seconde que sortir des voies c'était rentrer dans une zone non purgée. Deux : quand c'est trop espacé pour le 1er, c'est rentrer dans la technique yoyo : se calmer et tenter les pas non pas desperado, comme si j'allais mourir, mais plutôt au maxi de sa technique et accepter de remettre le couvert, quitte à ce que ça prenne du temps, beaucoup de temps car c'est le temps nécessaire pour à la fois apprivoiser sa peur du vide, celle du vol et malgré ça apprendre à rester concentré dans le geste, de rester technique. C'est justement le moment pour ça. C'est pas en moule que tu vas travailler ça, c'est en situation. Dans les grandes voies c'est le lieu.

Quand tu te disciplines, à un moment ça passe. Et si ça passe pas, ben rien ne t'interdit de prendre 2-3 coinçeurs avec toi pour rassurer la bête entre les points en diminuant ainsi l'espacement. Je ne saurai que trop conseiller au débutant d'apprendre à placer ses coinçeurs. J'en connais qui les achètent.. et c'est tout. Trop con, quand on sait comme ils peuvent vous tirer de plus d'un mauvais pas. Sachez aussi faire des pédales, mettre une ou deux sangles sur une paire et charger comme si vous enfourchez un étrier. Vous pouvez ainsi franchir un passage surplombant, trop dur en libre et ainsi vous hisser jusqu'au point supérieur. C'est de l'artif A1 qui t'aide à devenir démerde. Du coup, pépère car tu sais bricoler, au lieu de te retrouver le bec dans l'eau à la première difficulté. Le roi est nu mais rusé.

Quant à s'initier aux grandes voies montagnes ? T'as un super topo, la carte ign, un pote pour t'initier ? T'as tout ça, ben en plus currez au bureau des guides pour avoir les dernières précisions, la montagne change, elle se fout du topo, et prenez la météo. On n'a jamais assez d'infos, de gamma disent les grimpeurs ricains. Ils savent que la montagne ne nous attend pas, encore moins les flambards.

Quelques exemples :

Face nord du Maupas (Pyrénées), orage, pas pris météo, attirance sommet, décision tardive à renoncer, descente dans pluie et brouillard à couper au couteau. Barres rocheuses, danger chute, avant de retrouver le refuge, chacun de son côté, chacun pour soi, car cordée formée la veille au refuge sans se connaître, soit risque

maximum.

Aiguille d'Argentière, arête sud, arrivée avec fatigues accumulées, petite forme pendant la course, poids de l'objectif, peur de décevoir son pote, engagement maintenu, défaillance physique, secours.

Chute de blocs à la Meije, grande motiv du leader, appréhension du second, météo défavorable, erreur d'itinéraire, signaux dangers sous évalués, chutes de pierres, secours.

Orage sommet du Néouvielle, pas pris météo, croire en sa bonne étoile, danger minimisé, engagement maintenu, grêlons comme des œufs, descente infernale.

Analyse postérieure des grimpeurs « à la triste figure » mais sincères :
« Compte tenu de ma forme on aurait dû faire demi-tour, choisir un itinéraire plus court. Mais la sortie avait tellement été rêvée, imaginez que par loyauté envers mon compagnon motivé et avec la caisse je n'ai pas voulu qu'il fasse les frais de ma méforme »

« Trop frustré, trop peu de sorties cet hiver à cause de la neige pourrie, comme un besoin de revanche sur le temps se transforme en motivation négative et nous a poussé à nier les risques avérés d'avalanche »

« L'idée du sommet était tellement forte compte tenu de la distance (domicile), cela nous a poussé à maintenir notre tentative malgré le mauvais temps »

Remarquons que la force de la motivation peut faire perdre lucidité et simple bon sens et te foutre la tête à l'envers. La certitude crée le danger. Il y a du courage en montagne à savoir renoncer. La notion de gros investissements (temps, argent, distance, longs entraînements) combinée à la rareté (quelques jours de dispo) a tendance à attribuer une valeur disproportionnée aux opportunités. Caricature : le grimpeur se jette dans l'effort et oublie son milieu. C'est balèze de réaliser qu'un mec sensé peut oublier la météo, la glace pourrie, le risque d'avalanche, la chute de pierre....étonnant non ?

Justement, parlons qualité du rocher en montagne. Le débutant pas con va commencer par choisir une voie facile, disons du 4, c'est logique. Sauf qu'en montagne le 4 est souvent « délicat » : du 4 pas pourri, pas tuilé qui parpigne pas c'est rare. D'où l'art de bien choisir sa voie. Du bon 4 exige une bonne lecture du milieu avec le sentiment d'avoir une grande marge technique et psychique sachant qu'avec le vide les aléas météo, vent et froid, tu peux te sentir vite fait tout petit. La montagne n'a rien à voir avec la falaise.

L'aspect souvent plus facile et accessible des courses de neige (peu vertical, moins dur techniquement) peut vite entraîner une baisse de vigilance tellement ça semble facile de cramponner sur un glacier qui semble dégagé « comme un autoroute »...Une fois j'ai croisé un mec en tennis sur le glacier du Vignemale (sommet des Pyrénées françaises) qui m'a demandé sa route avec sa carte Michelin.. sais pas ce qui m'a retenu de le balancer dans une crevasse !!

Souvent en neige glace, quand on commence à tâter on a la petite phrase de la petite flemme qui dit « oh ! Ça va le faire », alors même si la neige est dure on ne met pas les crampons on se contente du piolet et puis bingo tu vois ton pote ou ta nana qui part en

glissade sur le cul, sur le névé, en rigolant, jusque-là ça va sauf que l'arrivée en bas c'est de belles caillasses où ils ont toutes les chances de se péter un coccyx s'ils ne plantent pas avant leur pioche.

Ou alors la cordée s'est engagée dans une traversée neige, au-dessus d'un lac gelé en contre bas, ses membres progressent bien derrière leur premier de cordée, mais voilà que celui-ci se met à flipper car il vient de réaliser que s'ils glissent, il a omis de leur apprendre à arrêter leur glissade par planter de piolet.

Analyse : quel que soit le prétexte : horaire serré, focalisation sur la course, le premier doit toujours, au moins la veille, dans les premières pentes, organiser une école de neige, où chacun va pouvoir s'entraîner à enrayer une glissade avec sa pioche. Surtout qu'en retour de course avec la fatigue c'est facile de riper et de glisser. Apprendre aussi à rester concentré, ne jamais se précipiter pour bien poser ses pieds.

Et maintenant la question de se retrouver à plusieurs cordées dans la même voie ? En montagne c'est carrément la poisse. Tu arrives motivé et y a déjà des gus qui t'ont carrément volé ta voie, la rage. Tu ne peux que prier que ce soient des bons, une cordée rapide et qu'ils disparaissent du paysage pour que vous puissiez profiter. Il y a plus de risque de rester derrière et que ça se transforme en galère, avec leur manœuvre de corde il y a de grande chance qu'ils vous parpignent des blocs sur la tronche. La règle est simple : plus la cordée est lente, pas aguerrie, plus elle parpigne. Et si on double ? OK faut être sûr d'être plus rapide et sachez que c'est vous qui maintenant les mettez en danger, d'autant plus si vous laissez traîner vos cordes sur le caillou. Et vous avez pensé à la descente ? T'imagines balancer tes multiples rappels avec eux en dessous ? La journée s'annonce animée !! C'est mieux un plan B et surtout si vous êtes en montagne c'est que vous êtes motivés, donc le plus simple c'est d'être premier dans les voies donc premiers levés. On est pas là pour dormir.

Quant à la cordée en montagne ou en grandes voies falaises, c'est le même topo, c'est un dialogue continu entre les faits (difficultés, météo) et ton état d'être (sensations, impressions) qui se couple avec ton coéquipier. Les deux doivent connaître l'état de l'autre, aussi bien ses appréhensions que ses délires, et l'évaluation de la situation se fait ensemble. La cordée doit être rassurée et rassurante. Une cordée péteuse n'est pas une cordée, ex: le 1er juge la traversée facile et met des points très espacés, le second passe en délicatesse, se mange un vol pendulaire, se fait une cheville, secours, fermez le ban. Le 1er est initiateur de rien si ce n'est d'accident. On ne s'encorde pas avec un 1er pour qu'il nous mette « terreur », on est là pour s'accompagner. Dans l'apprentissage il est absolument nécessaire de très vite évaluer si j'ai envie de m'encorder avec cette personne. Si je sens des résistances, c'est ça qui est amusant car rationnellement on peut très bien se dire « il n'y a pas de raison » ...pas encore, donc fiez-vous ...à vous et pratiquez le « je préfère pas ». Si je vous disais que la perception intuitive à priori est une nécessité de vie et pour rester en vie aussi. La cordée doit répondre au besoin réel de sécurité. Souvent il y a

confusion. Comme si elle allait être réelle, la sécurité, par le suréquipement des voies. Culte moderne du tout technique. Sans voir que cette croyance religieuse est une demande sans fin de réassurance, prothèse sensée toujours plus remplacer l'humain. Dangereuse en soi, car elle pousse au « hors corps », un comble pour les grimpeurs.

Dans les années 80, avec mes potes guidos, alors que nous grimpons en trad nous engagions dans le 7 jusqu'au 8a sans absolument déroger au sentiment de sécurité dans la cordée. IL y avait osmose entre technique (de l'époque) et confiance totale en l'autre. Avec le sentiment précieux que justement c'est parce que cette confiance en l'autre est avérée que l'engagement est possible. La prise de risque restait pour nous totalement mesurée. Je peux témoigner d'une pratique pensée, réfléchie. Il n'y avait pas de place pour une éventuelle tête brûlée ni de tentation pour des impulsions qui brûleraient les étapes. Jamais l'engagement n'a été confondu avec mise en danger. L'évaluation était claire et nette : t'étais cap, tu grimpais en tête ; pas cap tu restais en second. C'était simple, tranché.

Aujourd'hui avec des voies hyper équipées l'évaluation du grimpeur et surtout son auto évaluation me semblent beaucoup plus floues, mais aussi parce que l'offre est beaucoup plus vaste avec les allers retours sans fin entre l'extérieur et l'intérieur.

Hier un fort bloqueur (forcément Bleausard) était un fort alpiniste puisqu'il faisait du bloc pour pouvoir ouvrir des voies dures en montagne. De surcroît il était complet en falaise. Il y avait une logique. Aujourd'hui c'est le cirque : t'as un très fort bloqueur, une fois en falaise il se chie dessus car il a peur du vide au bout de 10m de haut ; ou un fort grimpeur sur mûr, une fois dans le verdon il se fait dessus dans du 6 et préfère rester en second etc....donc aujourd'hui évaluer un grimpeur c'est délicat, il n'y a plus de logique. Si repartir de 0, c'est une bonne base: un grimpeur résine qu'il soit sur mûr dans du 5, du 6 ou du 7 quand il débute sur rocher = 0 car = 0 expérience. Nous devons considérer qu'il démarre une nouvelle activité car d'après mon expérience il ne m'est jamais arrivé de rencontrer un grimpeur d'intérieur qui transfère direct ses capacités sans en perdre pas mal au contact du rocher. En conséquence il est logique d'affirmer que l'activité indoor n'est en rien une préparation spécifique à la grimpe rocheuse. Nous sommes tout autant dans le flou question acclimatation extérieure: certains deviennent de vrais grimpeurs d'extérieur en un an ou deux et parfois deviennent même meilleurs dehors que dedans tandis que pour d'autres le passage prend plus de temps voir s'avère impossible. C'est vrai ce n'est pas le même monde.

Gérard Lucas.